

étaient épuisées par douze heures de combat; on se retira alors en arrière, dans les tranchées, entre les maisons Crochard et le Mont-Valérien.

Les gardes nationaux évacuèrent, vers huit heures du soir, cette redoute de Montretout qu'ils avaient enlevée et ces crêtes qu'ils avaient si vaillamment gravies et emportées. Les Allemands n'envoyèrent que de rares obus aux colonnes qui redescendaient la hauteur, et bruyantes, emmêlées, regagnaient Rueil par la route de la ferme de Fouilleuse, à travers les convois de blessés et les chars embourbés. « Il nous eût fallu perdre six cents hommes pour vous poursuivre, » a dit depuis un officier allemand. C'était pitié de voir ces bataillons épars de braves tout satisfaits d'avoir fait leur devoir et en même temps désespérés de l'avoir fait vainement. Les gardes nationaux gardaient encore dans la retraite une tenue que n'avait plus la troupe. Ils se vengeaient par des lazzi. Ils étaient prêts à continuer la route. Les soldats, ceci soit dit sans nulle exagération, les considéraient, après les avoir tant raillés pour leurs *trente sous*, avec une sorte de fraternel respect.

La journée n'en était pas moins douloureuse et nos pertes étaient grandes. Les Allemands et l'historien Rüstow les ont fort exagérées en les portant à 7,000 hommes tués, blessés ou prisonniers. Les dépêches alarmantes du général Trochu leur donnaient, en apparence, raison. A la vérité ils ne firent dans cette affaire que 700 ou 800 prisonniers tout au plus.

Paris avait appris avec une joie profonde les premiers résultats de la journée et à l'heure où, les canons du bombardement se rallumant dans le crépuscule, les troupes redescendaient en files sombres les pentes qu'elles avaient gravies le matin, à l'heure où les routes de Rueil étaient couvertes de soldats débandés, la ville croyait, hélas! à la plus grande victoire, à la seule affaire décisive du siège. Les dépêches officielles publiées pouvaient lui laisser, il est vrai, cet espoir.

On lisait, on commentait avec allégresse celles qui suivent. « Demain, se disait-on, nous serons à Versailles. »

19 janvier, 6 heures du soir.

« La bataille engagée en avant du Mont-Valérien dure depuis ce matin. L'action s'étend depuis Montretout, à gauche, jusqu'au ravin de la Celle-Saint-Cloud, à droite.

« Trois corps d'armée, formant plus de 100,000 hommes et pourvus d'une puissante artillerie, sont aux prises avec l'ennemi. Le général Vinoy, à gauche, tient Montretout et se bat à Garches; le général Bellemare et le général Ducrot ont attaqué le plateau de la Bergerie et se battent depuis plusieurs heures au château de Buzenval. Les troupes

ont déployé la plus brillante bravoure, et la garde nationale mobilisée a montré autant de solidité que de patriotique ardeur.

« Le gouverneur, commandant en chef, n'a pu faire connaître encore les résultats définitifs de la journée. Aussitôt que le gouvernement les aura reçus, il les communiquera à la population de Paris.

« Le ministre de l'intérieur par intérim,

« JULES FAVRE. »

Amiral commandant 6<sup>e</sup> secteur à général Le Flô.

« A la tombée du jour, nos troupes en vue du 6<sup>e</sup> secteur occupent Montretout avec de l'artillerie, les hauteurs au-dessus de Garches et une partie à droite dans Saint-Cloud.

« De fortes réserves sont au repos depuis midi sur les contre-forts de Garches et de la Fouilleuse, vers la Seine. Les derniers ordres du gouverneur, qui était au Mont-Valérien avec le général Vinoy, pour le tir de nos bastions, sont de tirer énergiquement sur le parc de Saint-Cloud et la vallée de Sèvres, au-dessus de laquelle s'élève une fumée continue depuis deux heures. »

D'un autre côté, le général Clément Thomas adressait cette laconique dépêche qui comblait de fierté la population :

Commandant supérieur des gardes nationales à chef d'état-major général.

8 h. 40 soir.

« La nuit seule a pu mettre fin à la sanglante et honorable bataille d'aujourd'hui. L'attitude de la garde nationale a été excellente. Elle honore Paris.

« Général CLÉMENT THOMAS. »

Pauvre Paris, qui allait s'endormir encore dans la confiance pour s'éveiller déçu et désespéré.

Le lendemain, les dépêches du général Trochu arrivées durant la nuit apprenaient la vérité stricte: nous avons abandonné les positions conquises. C'est ce qui ressortait du rapport suivant, daté de 2 heures du matin : « Notre journée, heureusement commencée, n'a pas eu l'issue que nous pouvions espérer.

« L'ennemi que nous avons surpris le matin par la soudaineté de l'entreprise, a, vers la fin du jour, fait converger sur nous des masses d'artillerie énormes avec ses réserves d'infanterie.

« Vers trois heures, la gauche, très-vivement attaquée, a fléchi. J'ai dû, après avoir ordonné partout de tenir ferme, me porter à cette gauche, et à l'entrée de la nuit, un retour offensif des nôtres a pu se prononcer.

« Mais la nuit venue et le feu de l'ennemi conti-



ROBERT LE FORT, duc de Chartres.

nant avec une violence extrême, nos colonnes ont dû se retirer des hauteurs qu'elles avaient gravies le matin.

« Le meilleur esprit n'a cessé d'animer la garde nationale et la troupe, qui ont fait preuve de courage et d'énergie dans cette lutte longue et acharnée.

« Je ne puis encore savoir quelles sont nos pertes. Par des prisonniers j'ai appris que celles de l'ennemi étaient fort considérables.

Général Trochu. »

Ainsi la journée du 19 janvier était un échec. A dix heures du soir, à l'Hôtel de ville, on ignorait encore tout.



La vérité ne se fit jour que peu à peu, et Paris alors sut avec une stupeur profonde que son dernier espoir était anéanti. Le général Trochu parut perdre le calme nécessaire à un chef d'armée, et une de ses dépêches égarées, publiée par mégarde alors qu'elle était seulement confidentielle, jeta la consternation dans la cité. La voici dans toute sa netteté alarmée :

Gouverneur à général Schmitz, au Louvre.

Mont-Valérien, 20 janvier 1871, 9 h. 30 matin.

« Le brouillard est épais. L'ennemi n'attaque pas. J'ai reporté en arrière la plupart des masses qui pouvaient être canonnées des hauteurs, quelques-unes dans leurs anciens cantonnements. Il faut, à présent, parlementer d'urgence à Sévres pour un armistice de deux jours, qui permettra l'enlèvement des blessés et l'enterrement des morts. Il faudra pour cela du temps, des efforts, des voitures très-solidement attelées et beaucoup de brancardiers. Ne perdez pas de temps pour agir en ce sens. »

Outre que cette dépêche semait le trouble dans la population, elle était terriblement exagérée, et nous n'avions pas besoin de tant de brancardiers pour enlever nos morts. Les Prussiens, dans la matinée du 20 janvier, firent jusqu'à trois appels de clairon pour nous offrir une trêve de quelques heures, avec faculté d'enlever nos morts et même nos blessés gardes nationaux. Nos clairons ne répondant point, ils firent transporter nos blessés à Marnes, et la trêve ne fut conclue que vers deux heures, et par hasard. C'est alors qu'un aide de camp du général von Kamecke dit à celui qui écrit ces lignes : « Nous avons admiré l'élan de vos nouvelles troupes de ligne. » Les nouvelles troupes de ligne étaient simplement les gardes nationaux parisiens mobilisés ou volontaires.

Ils avaient fait leur devoir en toute virilité et en toute conscience. Leurs rangs avaient été troués par les balles, labourés par les obus. Beaucoup avaient versé leur sang pour la cause de la France. Pas un n'avait reculé au moment de la charge. Les morts, cette fois, ces morts qu'on rencontrait, roulés dans leur capote grise ou brune, un portefeuille ou un portrait-carte de femme, de fiancée ou d'enfant à leurs côtés, vieillards et jeunes gens, étaient de simples citoyens armés et tombés pour la patrie. C'était, non plus seulement la France militaire, mais la France civile, la France artiste, la France publiciste, la France bourgeoise, la France peuple qui tombait et ouvrait ses veines. Paris est fier de ce jour meurtrier ; il a raison. Une telle rosée de sang lave les taches et efface la boue.

La patrie avait à pleurer, il est vrai, plus d'un

cœur vaillant ou d'un brillant cerveau. Un jeune homme, un maître, le peintre Henri Regnault, coloriste puissant, qui promettait et donnait déjà une gloire nouvelle à son pays, l'auteur maintenant immortel de la *Salomé*, tombait, peut-être frappé par la dernière balle, au moment où, la retraite étant ordonnée, il voulait tirer un dernier coup de feu. On retrouva, deux jours après, son corps au visage ensanglanté et sur lequel étaient collées des feuilles mortes, et on le reconnut à cette inscription cousue à sa capote brune : *Regnault, peintre, fils de Regnault de l'Institut*. Le père, le chimiste, le vieux savant, directeur de la manufacture de Sévres, était gardé par les Prussiens comme otage. Le fils, volontaire au 16<sup>e</sup> régiment de Paris, était tué. Henri Regnault a payé cher la gloire de donner par le martyre, à son nom, cet éclat qu'il lui eût assuré par son admirable talent.

D'autres tombèrent en même temps que lui : le lieutenant-colonel de Rochebrune, colonel du 19<sup>e</sup> régiment de Paris (140<sup>e</sup>, 48<sup>e</sup>, 190<sup>e</sup> et 214<sup>e</sup> bataillon), était frappé d'une balle au moment où, levant son sabre, il s'écriait : « *En avant !* » C'était ce Rochebrune qui, avec Langewicz, avait combattu si vaillamment à la tête de l'insurrection polonaise. L'ancien commandant des *zouaves de la Mort*, le défenseur de la Pologne, était tué par une balle polonaise. Seveste, un jeune comédien du Théâtre-Français, lieutenant dans les carabiniers parisiens, recevait une balle dans la cuisse, et, comme on l'apportait tout sanglant, enveloppé de linges, à l'ambulance de la Comédie-Française : « Je viens, dit-il, jouer une fois encore la dernière scène des *Fourberies de Scapin*. » On l'amputa, et Seveste mourut décoré sur son lit d'agonie, comme son commandant, le pianiste Pérelli, blessé et expirant comme lui.

Où, cette fois, c'est bien le sang de Paris qui coule. Un autre succomba, le vieux marquis de Coriolis, volontaire à soixante-sept ans, solide et superbe, affirmant sa noblesse par son agonie. Un autre va mourir au Grand-Hôtel, qui, caporal dans un régiment de ligne, porte un nom cher à la science, et s'appelle Gustave Lambert. Il avait rêvé l'expédition au pôle Nord, la mer libre du pôle, le voyage surhumain, et il succomba sur un lit d'ambulance. Gustave Lambert avait remis à un camarade son testament le 20 août 1870, au moment où il comptait rejoindre, comme engagé volontaire, le maréchal Mac-Mahon. Retenu à Paris par le désastre de septembre, puis par le siège, il avait, après le 4 septembre, sollicité le droit de se rendre utile, sans jamais l'obtenir à son gré. Successivement capitaine au 85<sup>e</sup> bataillon de la garde nationale de Paris, colonel des vétérans parisiens, volontaire dans le corps en formation des tirailleurs de Beaurepaire, il était toujours obsédé du

regret de son inutilité et de la crainte de ne pas faire tout ce qu'il devait.

Au milieu de décembre, il résolut de s'engager dans un régiment de ligne. Le 18, il rejoignit le 119<sup>e</sup>, à Levallois ; le 19, il se battait au Bourget ; le 23, il était caporal ; le 4 janvier, sergent ; quelques jours plus tard, proposé sous-lieutenant ; et le 17, il tomba à Buzenval.

Lorsque l'ami dont j'ai parlé ouvrit son testament, il n'y trouva que deux clauses : Legs de la souscription (pour l'expédition du pôle Nord) à la marine ; vente de ses effets au profit des pauvres... (1). De telles fins consolent de tant d'existences inutiles, et réconcilient avec l'humanité.

Ces morts n'avaient pas seuls donné leur vie. Que d'inconnus il faudrait citer ! Que de blessés survécurent, dont la bravoure est demeurée célèbre. En première ligne, il faut citer le brave Langlois, l'ancien officier de marine, commandant du 116<sup>e</sup> bataillon et lieutenant-colonel du 18<sup>e</sup> régiment de Paris (35<sup>e</sup>, 116<sup>e</sup>, 211<sup>e</sup> et 212<sup>e</sup> bataillon). Blessé à Buzenval comme à l'Hay, il resta encore au feu, soutenant son bras, traversé d'une balle, et disant aux soldats, en redescendant : « Vous voyez, mes enfants, il y en a pour tout le monde. » Tout le monde, en effet, sous ce baptême de feu, bravait les blessures et défiait la mort.

Le lendemain, les Prussiens, croyant que nous allions continuer notre attaque, avaient massé des forces considérables dans les bois, et s'apprétaient à continuer la lutte ; mais nos troupes rentraient dans leurs cantonnements, les soldats affaiblis, je le répète, les mains dans leurs couvertures de peau de mouton, tendues sur leurs poitrines en manière de tablier, les gardes nationaux étonnés, très-glorieux d'eux-mêmes, las d'ailleurs, un peu étourdis du fracas de la veille, mais fermes et solides. Beaucoup cependant hochaient la tête et se demandaient : « A quoi bon ? » On prêtait au général Trochu ce mot qu'il avait dit, vers la fin du jour : « Cessons le combat, ils se sont assez fait tuer ! »

Le général a essayé d'expliquer le but de cette journée du 19 janvier dans son discours-mémoire à l'Assemblée nationale : « Le général Ducrot me dit que nous n'avions plus qu'à rester sur la défensive jusqu'au moment où nous aurions mangé notre dernier morceau de pain. Mais je pensais qu'il ne fallait pas manger ce dernier morceau de pain sans tenter un dernier effort, l'effort du désespoir. Je réunis donc nos officiers généraux et leur proposai une attaque hardie et aventureuse par Châtillon, avec Versailles pour objectif ultérieur. Je recueillis les avis de tous, et à l'unanimité ils me proposèrent d'attaquer Versailles par le

(1) Article du *Libéral du Nord*.

Mont-Valérien. Telle est l'origine de la bataille de Buzenval, où j'appelai la garde nationale de Paris, qui, je dois le dire, déploya en cette circonstance une bravoure incomparable. Mais la bravoure ne suffit pas, et c'est là ce que la garde nationale de Paris n'a pas su juger. Dans son inexpérience, elle arrivait sur le champ de bataille avec un excès de bagages et d'impédiments, et elle manquait aussi d'esprit d'ensemble.

« Le soir, quand je vis notre aile gauche plier, je fis porter sur le plateau un bataillon de la Vendée accompagné de gardes nationaux. Là les gardes nationaux ne surent plus distinguer où était l'ennemi, et tirèrent sur nous-mêmes. Voilà le danger des troupes qui manquent d'organisation hiérarchique et régulière. C'est pourquoi j'ai résisté à ramener devant l'ennemi ces masses armées, dont la petite éducation avait produit les effets que je viens de vous dire. »

Que quelques gardes nationaux aient tiré sur nos troupes, cela peut arriver ; la ligne, à Forbach, a bien tiré par méprise sur un bataillon de chasseurs à pied, et à Buzenval même, notre artillerie faisait encore feu sur le parc alors que les gardes nationaux y avaient pénétré. Ce qui est hors de doute, c'est l'incomparable bravoure déployée par la garde nationale dans cet effort du désespoir. Ce qui est hors de doute aussi, c'est l'inutilité de cette trouée dernière. On ne pouvait, d'un seul bond, aller à Versailles. M. Viollet-Leduc le dit et l'explique fort bien dans son livre sur la *Défense de Paris*.

« Instruit par la première affaire de la Malmaison, qui jeta un instant l'alarme au quartier général de Versailles, l'ennemi, dit-il, avait bien reconnu l'importance pour lui de conserver les hauteurs de Saint-Cucufa, et y avait accumulé les obstacles, en profitant des moindres mouvements de terrain, des murs existants, des bois... Si, par aventure, nous fussions parvenus à faire brèche dans ce mur (du parc de Buzenval) et à y précipiter une colonne d'attaque, il n'est pas douteux que cette colonne, engagée dans le cirque de Saint-Cucufa, eût été vigoureusement accueillie par l'artillerie de campagne que les Prussiens avaient pu mettre en batterie, dans une position dominante, le long du mur nord des Haras. Cet emplacement excellent franchi, — chose difficile, — nous trouvions d'autres pièces en retraite balayant tout le plateau... En supposant que notre gauche eût pu parvenir à Villeneuve-l'Étang et tourner cette belle position de la Bergerie et du Haras, elle était prise en écharpe par des batteries placées sur les hauteurs du parc de Marnes, et de face par celles établies en avant du bois des Hubies, au-dessus du château de la Marche. Il n'était donc possible de tourner les hauteurs de Saint-Cucufa qu'en enga-



geant une action qui eût pu tourner également celles de Marnes et de la Marche...; mais au-dessus de Chaville, sur la hauteur, une forte batterie défendait le vallon de Sèvres, et ainsi, de proche en proche, nous ne pouvions tourner un plateau qu'en ayant sur notre flanc et même à dos l'artillerie ennemie.»

Que si le général Trochu avait simplement voulu donner à la garde nationale parisienne le sentiment de sa vigueur, il y avait pleinement réussi, et le général Clément Thomas pouvait, sans exagération, adresser à ces combattants improvisés, soldats de la veille, victimes d'aujourd'hui, cet ordre du jour que Paris peut relire avec un certain orgueil :

ORDRE DU JOUR.

« C'est avec fierté que le commandant supérieur de la garde nationale rend hommage, par la voie de l'ordre, au courage dont ont fait preuve les régiments de Paris engagés dans la bataille du 19 janvier. Il a eu la satisfaction de l'entendre louer, sur le terrain même, par les divers chefs de l'armée sous les ordres desquels ces régiments ont combattu.

« Engagés dès le point du jour, ils ont soutenu avec ardeur une lutte que l'état de l'atmosphère rendait plus difficile, jusqu'à une heure avancée de la nuit qui seule a mis fin au combat.

« N'ayant pas encore reçu des chefs de corps les renseignements nécessaires, le commandant supérieur ne peut faire connaître aujourd'hui les noms des officiers, sous-officiers et gardes qui ont succombé, ou de ceux qui se sont particulièrement distingués.

« Mais, dès aujourd'hui, il ne craint pas de dire ce mot qui sera répété par la France entière : « Dans la journée du 19 janvier, la garde nationale de Paris, comme l'armée et comme la garde mobile, a fait dignement son devoir. »

« Le général commandant supérieur,  
« CLÉMENT THOMAS. »

La France ne connut la bravoure de la garde nationale que par une dépêche exagérée, incroyable, de la délégation de Tours. Aussi, lorsque les hauts faits annoncés par cette dépêche furent démentis, la France garda une injuste rancune à cette armée de Paris qui n'avait point précipité l'ennemi dans la Seine. Je la trouve, cette dépêche, dans un livre publié par M. A. de la Rüe, *Sous Paris pendant l'invasion* :

BATAILLE DE TROIS JOURS.

« 17, 18 et 19 janvier 1871, mercredi, jeudi et vendredi.

« Vendredi, dernière journée, grande sortie :

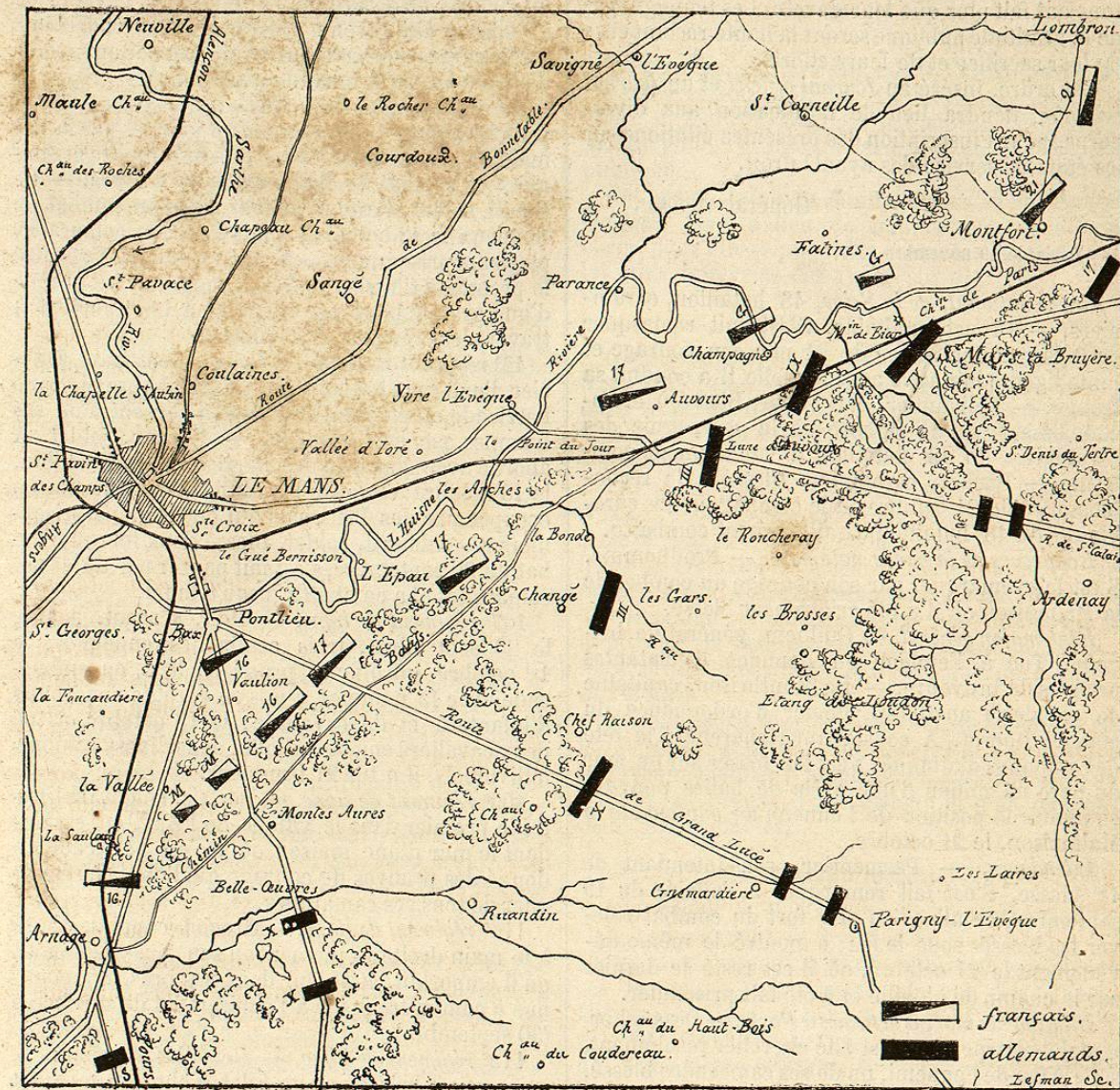
200,000 hommes par Saint-Cloud et hauteurs de Garches, troupes commandées par Trochu. Les Prussiens ont été repoussés du parc de Saint-Cloud, où un affreux carnage a eu lieu. Les Français se sont avancés jusqu'aux portes de l'octroi de Versailles. Résultat : 23,000 Prussiens hors de combat, tous les ouvrages détruits, canons pris et encloués, jetés dans la Seine; gardes nationaux étaient en première ligne (1.) »

Qu'elle n'ait pas accompli ce prodige irréalisable, la garde nationale de Paris n'en a pas moins, dans cette bataille du 19 janvier, bien mérité de la patrie. Les vaincus ont aussi leur livre d'or et, à cette même heure, l'aïdherbe perdait, sans ternir sa renommée, la bataille de Saint-Quentin. La victoire appartient au sort. Le courage seul appartient à l'homme. Ce n'est point faillir que bien tomber. Et ces morts nous consolent de l'affaissement des vivants.

Les morts du combat de Buzenval, photographiés au Père-Lachaise, ont été reproduits pour l'avenir dans un tableau, cruel, sombre et vrai, qui nous les montre, ces martyrs, couverts de leur suaire. Cette photographie est éloquente et terrible.

Ils sont là, côte à côte, bière contre bière, dans une promiscuité navrante qui ressemble à celle de la fosse commune. Nus, enveloppés dans leur linceul qu'un geste raide de ces morts écarte parfois, ils braquent devant eux ces yeux fixes des cadavres dont nulle main amie n'a baissé les paupières. Leurs blessures glorieuses font sur leurs corps de hideuses traces. On distingue des trous noirs sur ces torsos, les crânes parfois sont brisés. La sciure de bois qu'on a jeté au fond de la bière, a bu le sang de ces victimes comme celle du panier boit le sang de l'assassin, sur l'échafaud. Têtes expressives, têtes de bourgeois et de gens du peuple : les unes avec des favoris, les autres avec des barbes grises, d'autres, le crâne chauve, comme des fronts de penseurs. Il y en a de jeunes et de vieux, presque des enfants, presque des vieillards. L'un d'eux, vingt-cinq ans, brun, beau, hardi, vaillant, a la tête appuyée dans sa bière sur son épée à poignée d'acier. La mort a contracté ces visages livides : l'un sourit, l'autre se crispe, beaucoup ont comme le fier rayonnement du sacrifice. Ces spectres sont affreux et superbes. Ils accusent et rayonnent. Ils se dressent comme des vengeurs, ils sont nobles comme des martyrs. D'ailleurs, point de noms, des numéros. Qui sont-ils ? Des inconnus. On les regarde, on les plaint, on les pleure, et on passe. C'est du sang anonyme, dirait Alfred de Vigny.

(1) L'auteur du journal que je cite ajoute : « On conçoit l'effet que ces nouvelles produisirent sur nous, et cependant qui oserait blâmer l'intention manifeste de M. Gambetta ? » (*Sous Paris*, 1 vol. in-18. 1871.)



PLAN DE LA BATAILLE DU MANS.

Mais non, encore un coup, c'est le sang de Paris, le sang pur versé par la ville pour la patrie, par la capitale pour la France, le sang qui fumera long-

temps, qui fumera toujours, jusqu'à l'heure où se ront vengés ces héros sans nom et ces morts sans victoire !

DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES DU CHAPITRE XV

LES HÉROS DU SIÈGE DE PARIS.

Le document que voici est d'un intérêt exceptionnel. Il contient la plus grande partie des noms mis à l'ordre du jour, ainsi que les exploits accomplis par les défenseurs de Paris jusqu'à la fin de décembre 1870. On y verra des noms de gardes nationaux à côté de noms de mobiles et de soldats. C'est la communauté de l'honneur après la communauté de la peine.

Nous engageons nos lecteurs à lire attentivement ces pages. L'histoire ne pouvait les laisser périr.

N° 1.

AUX ARMÉES DE PARIS.

ORDRE DU JOUR.

Le gouverneur met à l'ordre du jour les noms des défenseurs de Paris appartenant à la garde nationale, à l'armée de terre et de mer, à la garde mobile et aux corps francs, qui ont bien mérité du pays depuis le commencement du siège. Plusieurs ont payé de leur vie les services qu'ils ont rendus